

quement. d'en empêcher l'évaporation. Un moyen très-simple, c'est de jeter quelques poignées de plâtre sous les bestiaux dès que l'odeur devient trop forte, c'est-à-dire au moins tous les deux jours. Les mêmes gaz sortent pareillement des tas de fumier; on les retient en saupoudrant les tas d'un peu de plâtre. La dépense est peu de chose et l'on conserve ainsi au fumier le cinquième et même le quart de sa valeur. A défaut de plâtre, on atteint le même but en employant de la terre bien pulvérisée.

II. *Perte par défaut de soins.*—Le défaut de soins dans l'administration des fumiers est une autre cause de perte. Je pourrais ici relever de nombreux abus; je me borne à celui que je crois un des plus communs, quoiqu'il soit un des plus graves; je m'arrête au transport et au dépôt momentané des fumiers dans les terres, et je m'adresse surtout au cultivateur des campagnes reculées. Que fait-on?

Quelques-uns transportent leurs fumiers un mois ou deux avant les semailles; et pour n'avoir qu'à l'éparpiller avec le trident (fourche à trois dents), ils le déposent divisé en petits tas. Ce fumier se dessèche, la moindre pluie le lave et il perd la moitié de sa valeur. Tout fumier déposé de cette manière devrait être enfoui aussitôt. C'est dans ce sens que l'on dit: *la charrue doit suivre le tonnerre.*

D'autres cultivateurs, ceux surtout qui travaillent un domaine de quelque étendue, portent leurs fumiers aux champs et le mettent par tas assez considérables, où ils le prennent au moment des semailles; mais encore, combien peu de soins de leur part! Le transport se fait chaque fois qu'on nettoie les écuries; on vide le tombereau et on laisse le fumier tout en l'air sans y toucher, jusqu'à ce qu'au bout de quinze jours, on apporte de nouveau le fumier qui provient de l'écurie.

Dans l'intervalle des transports, ce fumier reste exposé à la chaleur, à l'air, à la pluie, et au bout de trois ou quatre mois, quand on le reprend pour le verser sur les champs, une partie est desséchée et revenue presque à l'état de paille; une partie est moisie, dévorée par des champignons imperceptibles qui en ont absorbé le suc et les gaz; ce n'est plus véritablement qu'un engrais fort délérioré. Aussi la terre n'est pas fumée, la récolte qui suit est des plus médiocres, et cependant on croyait avoir engraisé le champ. Quelle illusion!

Avec un peu de soin et de travail, on aurait échappé à ce déplorable résultat; peu de mots vont le faire comprendre:

10. Il est utile de déposer son fumier sur le point du champ dont le transport, au temps des semailles, sera le plus commode. On creuse cette place de 20 à 24 pouces de profondeur; on ramasse autour une certaine quantité de terre un peu émondée, rien n'est plus aisé pour ôter les pierres qu'un râteau à pointe de fer; c'est bientôt fait.

20. Chaque fois que l'on vide les écuries, il faut étendre le fumier en couches horizontales, le battre et le tasser avec le trident; on le couvre ensuite d'une couche de terre proportionnée à celle du fumier, et toutefois suffisante pour bien le garantir.

30. Quand on finit le transport du fumier, on doit donner au tas une forme régulière, le bien battre et le couvrir d'une forte couche de terre. Soigné de cette manière, 60 pieds cubes de fumier en égalent au moins soixante-quinze ayant gardé et même augmenté sa valeur première, car la terre mêlée entretient l'humidité, ralentit et modère la fermentation, absorbe et retient tous les gaz.

Donc, soit en utilisant les débris, etc., soit en jetant sous le bétail et sur tous les anses de fumier quelques sucs de plâtre, soit enfin en donnant aux engrais déposés momentanément dans les champs certains soins qui ne coûtent qu'un peu de temps, un cultivateur est assuré de tirer de ses fumiers un profit supérieur du quart au tiers à celui qu'ils lui auraient produit étant administrés avec la négligence trop commune dans les campagnes.

#### Valeur des végétaux comme aliment donné aux bestiaux.

Un minot de carottes données comme nourriture au cheval équivalent à la moitié ou les deux tiers d'un minot d'avoine; et lorsque nous songeons que l'on peut récolter d'un arpent près de mille minots de carottes, ou obtenir d'un rendement ordinaire

au moins 500 minots, on doit s'étonner que cette culture si profitable ne soit pas plus en vogue parmi nos cultivateurs. Cette nourriture est la meilleure qui puisse être offerte aux chevaux et aux vaches. La betterave à sucre est celle qui vient en second lieu, car pour la nourriture de la vache elle équivaut à un sixième de la farine de blé d'inde. Les ravets équivalent à-peu-près à un huitième de farine de blé d'inde. Ces légumes pouvant très-bien se conserver sans trop de frais pendant l'hiver, sont d'un puissant secours pour la nourriture des animaux. Le cultivateur qui ne fait pas sa provision de légumes pour cet objet, est ennemi de ses propres intérêts. Les travaux nécessités pour le sarclage de ces plantes, lorsque la terre est préparée pour recevoir une semblable culture, ne sont rien comparativement aux avantages immenses que l'on en retire, quant à la nourriture du bétail et à l'amélioration de notre sol.

#### La culture de l'avoine doit-elle succéder à celle du blé d'inde?

Certains agronomes sont d'avis que la culture de l'avoine ne doit pas suivre par rotation celle du blé d'inde, surtout lorsque celle du blé doit immédiatement venir après la culture de l'avoine. Comme l'enseigne un écrivain de l'*American Agriculturist*, dans tous les cas il est plus avantageux de faire suivre la récolte du blé d'inde par celles des légumes, puis ensuite cultiver l'avoine avec un mélange de trèfle; le blé peut immédiatement venir après le trèfle. Une longue rotation est nécessaire, même avantageuse. Si cette rotation est suivie, elle amène nécessairement un changement dans les travaux de l'automne, car le champ qui avait produit le blé d'inde doit subir un labour profond.

#### Domages causés aux arbres fruitiers par les mulots

Ces ravageurs de nos vergers s'attachent principalement en hiver à ronger l'écorce des arbres fruitiers. Nous avons vu des vergers assez considérables où la plupart des arbres avient été rongés par les mulots; nous avons surtout remarqué ces dégâts dans des vergers où on laissait pousser l'herbe autour des arbres. Le moyen d'éviter ces dégâts serait donc de retourner la terre en herbe à une distance de cinq à six pieds du diamètre pour chaque arbre; on mettrait aussi d'enlever tous les débris qui se trouvent dans le voisinage de tel arbre fruitier. Ce travail n'a même à aucune défense et est un moyen efficace de prévenir les ravages causés par les mulots. Quelques-uns conseillent de bien fouler la neige autour de l'arbre après chaque bordée de neige; ce moyen est long et même ennuyeux.

#### La maladie chez les volailles

Un correspondant de la *Montreal Gazette* écrit à ce journal qu'après vingt ans d'expérience dans l'élevage des volailles, sur une grande échelle, il a pu se convaincre qu'il n'est pas lucratif d'employer une partie de son temps à soigner les volailles atteintes de maladies. Il en donne la raison suivante: Les maladies des volailles étant si nombreuses, que les remèdes qu'on leur donne sont le plus souvent sans efficacité. Pour cette raison, ce correspondant croit que les volailles atteintes de maladie doivent être mises dans une grande boîte, placée dans un endroit frais, lorsque le temps est à la chaleur; leur offrir la nourriture qu'elles aiment le mieux, et leur donner de l'eau pure en abondance. Si la maladie est curable, la nature fera son œuvre; si non, ce qui est souvent le cas, la volaille en mourra, et le reste oiseau de la basse cour n'aura couru aucun danger. Les volailles atteintes de maladie doivent nécessairement être séparées du reste du troupeau. Ces précautions prises, on évite bien souvent de grandes pertes dans le poulailler, surtout lorsque certaines maladies pourraient être contagieuses: ce que l'on reconnaît lorsqu'il est trop tard.

#### Soins à accorder aux moutons pendant l'hiver

Aucun bétail ne requiert plus de soins en hiver que les moutons. S'ils ne sont pas bien nourris, ils maigrissent; et la nour-